

Le mouvement s'exécute ; mais mollement et sans ensemble.

—Ce n'est pas cela ! s'écria le jeune homme avec mécontentement ; nous allons recommencer.

L'empereur sourit, quelques vieux grognards trouvent la chose drôle. L'élève de Saint-Cyr reprend :

—Attention !... Présentez... armes !

Nouveau mouvement, nouveau manque d'ensemble de la part du régiment.

Corbleu ! ce n'est pas cela, vous dis-je !

Et le sergent s'éloignant encore de la ligne pour mieux la parcourir des yeux :

—Tenez ! dit-il, voilà comme cela se fait. Une, deux... Et vivement !

Et ce mouvement est aussitôt exécuté par lui d'une manière parfaite.

L'empereur rit tout haut ; mais quelques grenadiers froncèrent le sourcil. Un troisième commandement arrive :

—Attention, cette fois !... Croisez !... baïonnette !

On obéit encore, mais aussi imparfaitement que les deux premières fois.

—Mais ce n'est pas cela du tout ! s'écria l'élève de l'école en frappant la terre de la crosse de son fusil ; c'est dégoûtant ! vous n'y entendez rien, vous manœuvrez tous comme des gachas !

A ce mot de gachas, d'un bout à l'autre de la ligne des murmures éclatent ; les épithètes de pékin, de blanc-bec, sortent des rangs. L'empereur les a entendues, il s'avance... Tout se tait. Il s'approche du sergent, lui demande son fusil, et, se plaçant entre le régiment de la garde et les élèves de Saint-Cyr qui lui font face, il commande lui-même l'exercice à ces derniers.

L'école, stimulée par ce qui vient de se passer sous ses yeux, moins peut-être que par la voix puissante de Napoléon, exécute avec une précision unique et un admirable ensemble tous les mouvements qui lui sont commandés ; et lorsque l'empereur juge que l'humeur de ses vieux lapins (comme il les qualifiait quelquefois) a eu le tems de se calmer, il se retourne, et leur dit en souriant et en leur montrant les élèves de Saint-Cyr :

Allons, mes enfans, il faut avouer que ce n'est pas mal !

Puis, s'avançant vers le jeune sergent, il lui rend son fusil, en ajoutant d'un ton grave et de façon à être entendu de tout le monde :

—Et cependant, monsieur, nous faisons mieux que cela quand nous étions jeunes !

Ces mots réparèrent tout, et les cris de : vive l'empereur ! retentirent dans les rangs.

Pendant ces revues, il arrivait quelquefois à Napoléon de visiter lui-même le sac des soldats, d'examiner leur livret, de prendre un fusil des mains d'un conscrit faible et débile, et de lui dire d'un ton gai et encourageant :

—Allons, jeune homme, celui-là n'est pas plus lourd que les autres ; nous nous y accoutumerons, n'est-ce pas ?

Un matin avant la parade, celui-là n'est pas plus lourd que les autres ; nous nous y accoutumerons, n'est-ce pas ? Un matin avant la parade, passant l'inspection du 2<sup>me</sup> bataillon des chasseurs à pied de la garde de service au château, il s'arrête devant un soldat, l'examine des pieds à la tête, et lui dit enfin avec un ton de reproche.

—Romeuf, pourquoi ne te vois-je pas la croix que je t'ai donnée à Boulogne ?

Napoléon connaissait presque tous les soldats de sa vieille garde par leur nom.

—Mon empereur, répond le chasseur, si la croix est absente sur l'habit, elle est présente sur la peau. Le sabre d'un Kinslerick me l'a coupée en deux sur l'estomac, vous savez bien, à Essling, là où votre chapeau est tombé de cheval ; mais j'en ai gardé les morceaux, je vais vous les montrer.

Et Romeuf, tirant de son sein un petit paquet de papier, le remet à l'empereur, qui l'ouvre aussitôt.

—En ce cas, dit Napoléon après avoir vu ce que le papier contenait, je vais te proposer un échange ; le veux-tu ?

Le soldat fait la grimace et ne répond rien. Napoléon ajoute :

—Je t'offre ma croix pour les morceaux de la tienne ?

Le chasseur garda le silence.

—Est-ce que ce marché ne te convient pas ? Réponds-moi donc ?

—Je m'en vais vous dire, mon empereur, répond enfin celui-ci d'un air d'hésitation ; il me conviendrait, puisque c'est votre idée ; mais ce serait à une condition : c'est que vous prendrez bien garde de perdre les morceaux de la mienne.

—Tu tiens donc beaucoup à ces grailions-là ? reprend Napoléon en simulant un air de dédain et en faisant sauter les débris de la croix dans le papier, qu'il tient toujours ouvert dans sa main.

Romeuf ne dissimule alors qu'avec peine l'indignation que ce mot de *grailion* vient de lui causer, et redressant la tête avec une sorte de fierté :

—Des grailions ! répète-t-il en se mordant les lèvres ; excusez, mon empereur ; mais je les aime, moi, ces grailions-là ; et je les garde pour les faire recoller par l'armurier.

—Alors, mon vieux camarade, puisque tu y tiens tant, garde ta croix et la mienne ; les braves comme toi méritent bien d'en avoir deux.

Et Napoléon, lui ayant tiré la moustache, s'éloigna en disant aux officiers de son état-major :

—Oh ! oh ! messieurs, Romeuf et moi sommes de vieilles connaissances ; il y a longtemps que nous nous sommes vus pour la première fois ; seulement il est un peu susceptible.

Il serait difficile de peindre l'effet magique que produisaient de semblables paroles. Elles devenaient pour le soldat un sujet continuel d'entretien et un stimulant incroyable. Celui-là jouissait d'une immense considération dans sa compagnie, lorsqu'on pouvait dire : « L'empereur lui a parlé. »

Une autre fois, les pontonniers défilaient avec leurs caissons d'équipage ; Napoléon s'écrie :

—Halte à la tête ?

Et désignant un caisson au général Bertrand, qui n'était pas encore grand maréchal du palais, il lui dit d'appeler un des officiers de la compagnie. Celui-ci se présente.

—Monsieur, lui demande Napoléon, qu'y a-t-il dans ce caisson ?

—Sire, des boulons, des clous, des vis, des cordes, des marteaux, des scies, des tenailles et des chevilles de bois de huit et douze pouces.